Coulisses

Revue de théâtre

10 | Printemps 1994

Varia

Kiki l'Indien de Joël Jouanneau

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/coulisses/2883>

DOI : 10.4000/coulisses.2883

ISSN : 2546-9460

Éditeur

Presses universitaires de Franche-Comté

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 1994

Pagination : 25-27

ISSN : 1150-594X

Référence électronique

« *Kiki l'Indien* de Joël Jouanneau », *Coulisses* [En ligne], 10 | Printemps 1994, mis en ligne le 15 mars 2019, consulté le 31 octobre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/coulisses/2883> ; DOI : 10.4000/coulisses.2883

Ce document a été généré automatiquement le 31 octobre 2019.

Coulisses

Kiki l'Indien de Joël Jouanneau

Mise en scène de J.M. Potiron. Espace Planoise du 7 au 18 décembre 1993.

Auteur et metteur en scène

- 1 Joël Jouanneau n'est pas un inconnu à Besançon ni de *Coulisses* qui a rendu compte de ses spectacles dans ses colonnes. Il a présenté *Les enfants Tanner*, adaptation du roman de Walser et *Mamie Ouate en Papouasie* dont il est le co-auteur. (*Coulisses* n° 5)
- 2 Jean-Michel Potiron est un « enfant du pays ». Il a mis en scène dans le cadre de B.V.O.J. en 1990 deux pièces de Marivaux, *Les fausses confidences* et *La dispute* (*Coulisses* n° 2), *Le Monte-plats* de Pinter avec la collaboration de l'Espace Planoise (*Coulisses* n° 5) dont il est devenu le « compagnon artistique » en 1993. Il s'agit d'un « contrat de deux ans où une Scène Nationale met à la disposition de l'équipe ses installations pour trois mois de répétition, dix représentations, une aide au suivi de la gestion administrative et comptable, co-finance la production. »
- 3 *La dispute* proposait au public une vision assez personnelle d'une comédie peu connue de Marivaux. Pour savoir qui de l'homme ou de la femme le premier est infidèle, un prince décide d'élever deux représentants de chaque sexe séparément. Lorsque les enfants ont dix-huit ans, il provoque la rencontre. Chacun découvre alors avec stupéfaction sa différence, son anatomie propre, et le désir qu'il a de l'autre. Le spectacle exclut tout exotisme, écarte la réflexion politique, pour se concentrer sur les relations à l'état naissant des jeunes gens et de leurs questions existentielles. Sur un sol de sable blanc des jeunes gens en blanc disent dans la langue raffinée de Marivaux l'Inexplicable. La partition musicale de Poletti, contemporaine par ses sonorités, traditionnelle par ses instruments, dit à la fois la force du désir et l'impuissance à le satisfaire. Que devient alors la comédie qui affirme envers et contre tout la primauté du désir et du plaisir ?
Le monte-plats de Pinter, co-produit avec l'Espace Besançon-Planoise, présentait dans un lieu vide, non identifiable, à la perspective fuyante, au plancher montant, deux tueurs à gages qui attendent les ordres (*Coulisses* n° 6).
Ces deux spectacles, en dépit de la différence des auteurs relèvent d'une même esthétique. Un monde clos, sans couleur, où les personnages s'affrontent pour une

cause indicible. La musique du même compositeur dégage, souligne exaspère les tensions.

Kiki l'indien

- 4 Ces mises en scène dépouillées interrogent la condition humaine, refusent toute transcendance. On comprend alors l'attirance pour Kiki l'indien que l'auteur, dans le Programme de l'Espace Besançon-Planoise (p. 14), présente ainsi :

Une voix la nuit lui a dit : « Va voir comment c'est quand les hommes n'ont plus la luzerne sous les pieds. Surtout n'oublie pas, là où tu marches, c'est chez toi ! »

Alors Kiki est parti. Mais après quinze années d'un dur apprentissage du vaste monde où il apprend à ses dépens que partout, et même en Oukestan, c'est Fil de fer et bataclan, il revient à Saint-Julien-des- Eglantiers.

Simplement dans sa tête, c'est un peu dévissé, Kiki se prend pour un Indien. Et les indiens, dans les Alpes Mancelles (417m) c'est du jamais vu. Alors forcément, parmi les siens et dans le village, le temps est vite à l'orage.

Kiki l'Indien

- 5 De retour, Kiki continue à vivre au quotidien ses aventures vraies ou fausses. Il poursuit inlassablement son but : « entendre le chant du papillon ». Ses sœurs le laissent seul dans la maison familiale. Une explosion. C'est la charge infernale du Général contre les Indiens. Kiki en meurt.
- 6 Le texte présente sur le même plan le vraisemblable de la vie quotidienne dans un petit village français contemporain et son improbable collusion avec les Indiens de la Conquête de l'Ouest américain.
- L'intérêt ne repose donc pas sur le ressort dramatique, que va-t-il arriver à Kiki et à ses sœurs ?, mais sur l'expression du mal de vivre signifié par le départ de la maison familiale, l'errance, le retour, l'impossible adaptation, la mort.
- Le programme présente également les intentions du metteur en scène : « Si j'avais

voulu, je vous aurais raconté un conte féerique merveilleux, je vous aurais enchantés, je vous aurais distracts, je vous aurais changé les idées, je vous aurais reposé... Tout est là, dans le si j'avais voulu. De temps en temps, il faudra donc vouloir, et qu'en dessous, il y ait tout le reste, tout ce qu'on ne peut même pas dire. Les acteurs joueront mais ils joueront à ... »

- 7 Un carré de carrelage blanc délimité par des espèces de caniveaux en métal blanc, sous une lumière blanche, évoque aussi bien un lieu anonyme, hall d'aéroport par exemple, qu'une cuisine High tec, ou une salle d'hôpital. Les costumes blancs, fermés au dos par une large fermeture éclair, peuvent être perçus comme des camisoles. Le maquillage blanc, accentue les contrastes, délimite des volumes. Les personnages restent toujours en scène. Bien qu'Odile, la jeune sœur, n'intervienne que dans la deuxième partie, elle est présente dès le début de la pièce, couchée en position fœtale à l'avant de la scène. Sa présence insolite provoque la curiosité, l'irritation, l'émotion selon l'intensité du jeu des acteurs et la sensibilité des spectateurs. Les didascalies externes indiquant des lieux pleins de vie, lourds du quotidien sont dites par les acteurs. L'opposition entre ce que voit et ce qu'entend le spectateur est propice à faire ressortir l'univers clos, sans issue, sans signification, dans lesquels se meuvent les personnages. Que devient alors l'ambiguïté de la réalité ? L'aventure indienne de Kiki a-t-elle été vécue ou n'est-elle qu'une rêverie tragique issue de lectures adolescentes ?

La musique aux sonorités triturées laissent reconnaître le thème de la chanson populaire « Colchique dans les prés... » Tout semble s'être arrêté dans un passé enfoui, inaccessible au présent et encore moins à l'avenir. Un monde clos où seul règne le discours.

Les acteurs joueront mais ils joueront à...

- 8 Avec un tel parti-pris, toute la pièce repose sur les acteurs, leurs relations aux personnages, leur écoute mutuelle. Peu d'accessoires pour servir de point d'appui au jeu, rien pour distraire le spectateur, sinon la blancheur carrelée du sol. Un seul instant hors-jeu, une expression, un geste trop appuyé et le spectateur n'entend plus que logorrhée, emballement des mots. Disparaît alors toute l'évocation de la beauté, de la fureur, de la cruauté du monde, de l'histoire des hommes en général, de cette famille en particulier. Disparaît aussi toute une époque emberlificotée dans ses contradictions, disparaît également toute la tendresse portée à la douleur et à la difficulté d'être. Un tel parti-pris implique un jeu sans faille, une équipe soudée, qui croit en la force de la parole de chacun et de tous.

Le concret du théâtre.

- 9 Le contraste entre un texte foisonnant et une mise en scène ascétique fait regretter ce que l'on pourrait appeler le concret du théâtre. On ne peut oublier le fond de scène chatoyant et mouvant des *Enfants Tanner* qui montrait la beauté et la fragilité de la vie. On se rappelle avec émotion l'inventivité ironique drolatique et tendre de *Mamie ouate en Papouasie*. Si le texte est interprété comme une quête du sens de la vie pourquoi le priver de ce rapport charnel aux choses et aux gens ? C'est lui qui en le lestant de tout son poids lui confère en l'absence de signification ultime tout son déchirement. Pourquoi, alors que le metteur en scène laisse entendre le lancinement d'un chant

révéléateur de l'impossible, nous interdit-il les moirures et les chatoiements de l'aile du papillon ? Pourquoi ne nous offre-t-il pas un détenteur à l'imaginaire ?

S'il est vrai que, comme le dit Shakespeare « l'homme est de l'étoffe de ses rêves », il est urgent que les artistes provoquent l'imagination pour qu'à partir de beaux rêves puisse se créer une réalité à leur image, où l'utopie retrouve sa fonction d'appel et de désir. Le « théâtre métaphysique » n'est pas celui de l'enfermement mais celui « où il faut croire à un sens de la vie renouvelé par le théâtre et où l'homme impavide se rend le maître de ce qui n'est pas encore et le fait naître ». (A. Artaud)